

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 71 (1932)  
**Heft:** 48

## **Bibliographie**

**Autor:** [s.n.]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Ma bonne amie ? Quelle bonne amie ?  
Ce pauvre Polycarpe me regardait d'un air stupide. Décidément, je n'y comprenais plus rien !

— Voyons, Polycarpe, ne fais donc pas la buse ! Voilà un bon quart d'heure que tu me parles de ta bonne amie et quand je te demande son nom, tu me fais des yeux...

— Mais, mon pauvre vieux, je ne te parle pas de ma bonne amie, je te parle de la neige !

— De la neige !

— Mais oui, de la neige ! De la neige qui est tombée en montagne et qui va bientôt tomber à Lausanne !

— Ah ! C'est seulement ça !

— Excuse, cher ami, c'est autrement important qu'une bonne amie, et tu sais avec...

— Tu permets que...

— Non, non, je te connais, tu es vieux jeu, tu ne peux pas comprendre. Tu n'es pas un sportif, toi !

— Bon ! va qu'il soit dit ! Mais explique-moi cet enthousiasme subit...

Polycarpe se leva, prit son chapeau :

— Viens avec moi !

Intrigué, je le suivis. Nous traversâmes une première rue, puis une seconde et après un tournant, Polycarpe s'arrêta, m'empoigna les épaules et me fit faire un quart de tour.

— Là, regarde !... Tu saisis, maintenant ?

En face de nous, de l'autre côté de la route : un grand garage. Et je lus sur les vitrines, peint en grosses lettres blanches :

« Housses anti-gel pour radiateurs d'autos ».  
« Dépôt de chaînes à neige ».

Polycarpe m'entraînant, m'expliqua :

— Tu comprends, nous autres, gens de la ville, on n'a pas de forêts dénudées qui nous signalent l'hiver proche. Nous ne vivons pas dans les champs. On ne voit pas à l'arrière-automne, ces grands ronds de feuilles mortes qui ceignent d'un disque jaune le tronc des arbres. Nous, nous sommes loin de la nature et ce n'est pas elle qui nous avertit du changement des saisons. Il y a les journaux, c'est entendu, mais ce n'est pas frappant comme les marchands de marrons qui viennent remplacer ceux qui vendaient les « glaces », aux carrefours animés ; ça ne parle pas comme ces annonces que tu viens de lire. Tout à l'heure, en passant par là, cet avis d'un dépôt de chaînes de neige m'a brusquement rappelé qu'elle arrivait, cette neige. Tu comprends, les garagistes doivent profiter de la saison ! Dame ! en été, ça ne prendrait plus... Alors, vois-tu, c'est réglé comme les feuilles des arbres ou d'autres signes que la campagne qui se prépare, nous offre.

À la ville, on a aussi nos avant-coureurs des saisons : de petites choses singulièrement suggestives ! Pense, par exemple, au patineur qui lit un beau matin :

« Housses anti-gel pour radiateurs d'autos ».

— Je suis sûr que le soir-même, il sort ses patins, pour voir si les vis tiennent bien ou si la lame est bien aiguisée !

Et vois-tu, de penser qu'on vend des chaînes à neige, ça me donne envie de graisser mes latentes !  
*Anelin.*

Quel est le plus pingre ? — Y faut bien que ton père soit pingre, pour un cordonnier, te laisser sortir avec des souliers percés.

— Ben et ton petit frère : ton père qui est dentiste et qui le laisse sortir avec une seule dent...

**BIBLIOGRAPHIE**

La Patrie Suisse du 26 novembre : les travaux d'organisation des courses nationales de ski à Einsiedeln, l'inauguration du monument élevé à la mémoire des soldats gruyériens, les représentations de la « Dîme » de René Morax, à Montréux, les championnats suisses de boxe à Lausanne, les matches de foot-ball, etc. Deux pages amusantes sur les camélots, des vues de la grande mosaïque de Bièler, posée à l'Hôtel-de-Ville du Locle, un nouveau roman par Vincent Vincent, une nouvelle inédite d'André Clo-suit, une causerie d'Henriette Charasson, complètent ce numéro.



**1 A LA LUEUR DES TORCHES**

À la fin d'octobre 1475, Lausanne fut ranconné par les Allemands.

C'était l'époque où, sur les bords du Rhin, un noble combat commençait à se livrer. Partout les imprimeries bruisaient joyeusement, dégorgeant matin et soir leurs maîtres pâlis par l'étude, nobles de droit impérial. Ils imprimaient de bons livres, leur métier était divin. Le bois gémissait pour produire des chefs-d'œuvre, à l'exemple de la création qui porte dans ses flancs les pierres précieuses, et enfante avec peine un prophète ou un chantre. Les caractères noirs par l'encre semblaient des gnômes ricanants de sagesse à ces fils de Gutenberg, issus d'une race qui communique avec la terre ; et les eaux vertes du Rhin coulaient au pied des flèches gothiques perdues dans le ciel, les filles aux joues rouges riaient sur les marchés, les humanistes saluaient gravement de la pensée les officines des maîtres et voyaient un coin de ciel bleu au-dessus de chacune de ces cavernes noires.

Le jeune maître Constant Pache, revenu depuis quelque temps de Baden, où il avait été prendre les eaux, pour ses rhumatismes, fut tiré de son premier sommeil par une rumeur sourde et continue qui remplissait les ruelles ; c'était un bruit de pas, les uns traînants et cadencés, les autres tumultueux comme d'une troupe d'enfants ; des exclamations de femmes, des murmures d'oraisons, un ferraillement d'armes ; de temps à autre un heurt bruyant à la porte d'une maison, un appel, des cris indistincts qui se perdaient dans le torrent des voix entremêlées ; et le bruit énorme s'en allait, s'assoupissait, puis revenait pour éclater. D'immenses lueurs rouges éclairaient tour à tour les vieilles maisons grises et semblaient mettre le feu aux ruisseaux qui coulaient à ciel ouvert, noirs d'ombre ; inoubliable vision que ces gestes effarés, ces yeux éblouis et encore clignotants de sommeil, ces bourgeois placides, tout pleins de l'horreur que cause un bruit soudain de guerre, courant après le flot, se cherchant les uns les autres, ici et là faisant groupe autour d'un parleur, se heurtant à la pique d'un homme d'armes qui jurait, entrant furtivement chez un tavernier qui leur servait un verre dans l'allée, finissant par trembler tout de bon pour leur chère vieille ville, ou poussant des éclats de rire comme un populaire insouciant.

— Qu'est ce bruit, demanda tout à coup la jeune bourgeoise qui partageait le lit de maître Pache, que se passe-t-il ?

— Quelque chose de grave, assurément, répondit-il ; je crois que l'héraut va quérir les conseillers.

— Eh bien, refermez cette fenêtre, mon ami, et revenez-vous en au chaud.

— Non, par mon saint patron ; j'irai voir ce qu'on fait cette nuit. Ne suis-je pas bourgeois de cette ville, n'y ai-je pas mon pignon sur la rue ; est-ce pour jouer une farce que j'ai été avec la bannière de la Palud nommer les conseillers ? Donne-moi plutôt ma houppelande, mon bonnet fourré et mon bâton, et prépare-moi du vin chaud à mon retour ; car ces nuits d'octobre, de par les cornes du diable, deviennent excessivement fraîches. Pour être imprimeur, les affaires de la ville sont aussi les miennes.

Et il sortit, plein de mauvais humeur et de curiosité, laissant sa femme épouvantée entre le silence et l'obscurité de la maison et les rumeurs assourdissantes qui continuaient à s'élever des rues, qu'on aurait dit livrées à l'incendie.

— Carogne de carogne, maugréait le digne jeune maître, est-ce ainsi qu'on traite notre

bonne ville ? Est-ce un taudis, un camp d'Allemands, toute crainte de Dieu a-t-elle disparue, n'aurons-nous plus jamais d'ordre et de tranquillité ? Et c'est dans de pareils temps que je peux imprimer de beaux livres et les vendre ? Ils prendront mes belles presses et en feront des bois d'arquebuses. Saint patron des nobles imprimeurs, que ne suis-je resté dans une de ces illustres villes où j'appris mon métier. Je serais auprès du savant Ulrich Zelle à Cologne, qui me traitait comme son fils, ou chez maître Hannau à Bâle, de qui je tiens le récit du second procès de Gutenberg, où il a témoigné, ou encore chez le vénéré Coster de Harlem qui faisait les xylographies les plus belles qu'il y ait dans les trois parties du monde. Que fais-je ici ? Oui, reprit-il d'une voix plus forte et en levant la tête, que fais-tu, pauvre Constant ? Tu suis une foule, des cris, des torches, et tu laisses à la maison une officine, noire et enfoncee, il est vrai, mais qui est la joie de ton cœur, où tu es le maître, et même le créateur, et une jeune femme qui t'aime tant que son père a dû te l'accorder, lui le riche apothicaire, qui n'avait que faire de tes pensées, de ton art nouveau ; mais elle, avec son intelligence naïve et son cœur, a su voir la lueur sur ton front...

Ici, le jeune maître oubliait son petit garçon : sa plus belle œuvre gothique, un exemple unique, disaient ses amis quand ils essayaient de le fâcher, mais il leur répondait tranquillement qu'il l'avait remis, pour corriger l'épreuve, nettoyer le texte et l'enluminer de baisers, à sa femme, en toute propriété et pour s'en faire honneur.

— Jour de mon baptême, cela sent mauvais, voici un corbeau de mauvais augure, exclamait-il comme son regard s'attachait à une paire de gros souliers rouges, éclairés comme deux foyers sinistres par les torches ; c'était ceux du vendeur d'amulettes, un singulier personnage, gros petit homme, à houppelande brune et lunettes de corne, à qui son métier avait donné l'habitude de parler à tort et à travers, avec une assurance infailliable, comme s'il ne pouvait y avoir une guerre ou de la pluie sans que ses amulettes y furent pour quelque chose ; il ne se lassait pas de précéder mille événements qu'on ne lui demandait pas, et quand il voyait que le soleil se levait sans lui, que le monde continuait à manger, à boire, à se battre sans lui demander avis, il en devenait lugubre. Cette nuit, il en avait aux Allemands et prédisait qu'ils seraient écrasés, comme de juste, par l'armée du duc Charles. Il avait autrefois prophétisé à notre imprimeur, qui partait pour l'Allemagne, plein d'espoir d'y faire un bel apprentissage, que l'imprimerie serait la damnation du monde, et qu'il valait mieux acheter une bonne amulette que de lire la Bible en grec.

*Alf. Milloud.*

Pacification. — L'un. — Il m'a appelé menteur !  
— L'autre. — Il m'a dit la même chose !  
L'arbitre. — Calmez-vous. Qui sait si vous n'avez pas raison tous deux ?

Le bon côté de la chose. — Comment, toi, un homme raisonnable, tu approuves toute cette agitation que les femmes font pour obtenir le droit de suffrage ?

— Mais oui, mon cher, et de toutes mes forces, parce que ma tendre moitié, toujours partie dans ses réunions, me laisse maintenant fumer ma pipe bien tranquille...

**Achetez l'Almanach du Conteur !**

Pour la rédaction  
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**HERNIEUX**

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

**Margot & Jeannet**

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne